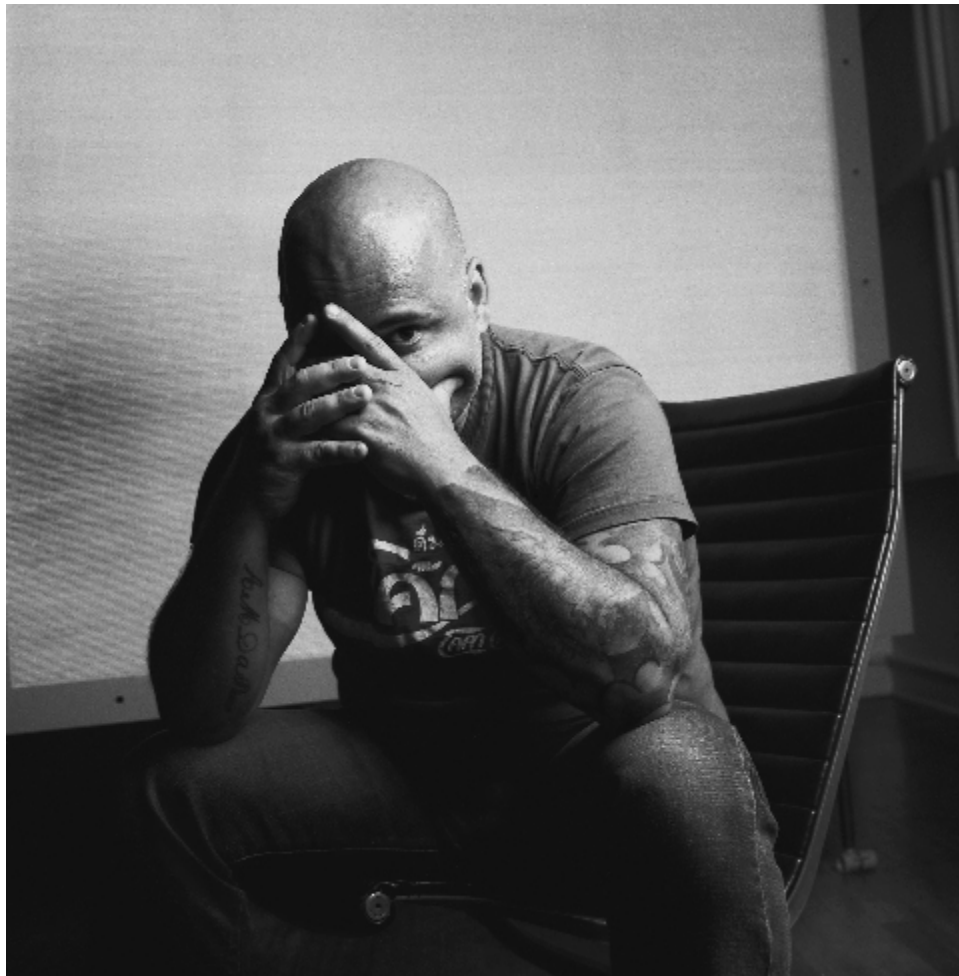

Dix questions à...

Guy Bérubé
galeriste



Guy Bérubé a complété des études dans le domaine de la photographie à Ottawa. Il a ensuite été photographe professionnel pendant dix ans. De 1990 à 2000, il a vécu à New-York où il a travaillé dans de nombreuses galeries d'art. Il revient à Ottawa en 2000 et il y ouvre, quelques années plus tard, la galerie « La Petite Mort », à proximité du Marché By. Sa galerie présente des œuvres d'artistes qui proviennent de tous les milieux de la société. Des œuvres qui ne laissent personne indifférent.

1. Guy Bérubé, votre galerie est située aux limites du centre-ville d'Ottawa. Est-ce une bonne chose?

C'est le fruit du hasard. La galerie occupe les locaux d'un ancien salon de bronzage qui a fait faillite. En fait, avant de m'installer à Ottawa, je vivais à New-York. Lorsque je suis arrivé ici, j'ai trouvé qu'il était très difficile de m'intégrer dans la communauté artistique du centre-ville. J'ai donc travaillé un certain temps dans le domaine de la construction pour subvenir à mes besoins. Après la faillite du salon de bronzage, on m'a engagé pour procéder aux rénovations. Le propriétaire m'a proposé d'utiliser cet espace pour ouvrir une galerie. L'idée m'a plu. J'aime beaucoup cet emplacement sur la rue Cumberland. À l'époque, il y avait beaucoup de galeries sur Sussex et sur Dalhousie. Mais je ne voulais pas devenir une attraction pour touristes. Je voulais un endroit où les gens se déplacent spécialement pour me rencontrer suite à une communication de bouche à oreille. Ce lieu me permet aussi de consacrer beaucoup de temps à expliquer les œuvres de mes artistes à des clients potentiels. J'accorde beaucoup d'importance à mes relations avec les gens qui viennent voir les œuvres dans ma galerie. Lorsque je vivais à New-York, j'avais un très grand appartement et je recevais les gens chez moi. Je pouvais leur accorder toute l'attention nécessaire.

Je dois vous avouer que j'aime beaucoup l'endroit où est située ma galerie. Le quartier ici a un petit côté underground. J'aime les gens qu'on y retrouve. Autour, il y a plusieurs centres communautaires qui aident les sans-abris ou encore des jeunes aux prises avec des problèmes de consommation de drogue ou d'alcool. C'est mon genre de monde. C'est le genre de monde que j'aime.

2. Quelles sont les caractéristiques du marché de l'art à Ottawa?

Quand je suis arrivé à Ottawa, il y a dix ans, j'ai fait le tour de toutes les galeries d'art pour tenter de me trouver un emploi. Malheureusement, mes efforts ont été vains. Aujourd'hui, je pense que c'était une bonne chose car j'aurais eu de la difficulté à être entouré dans mon quotidien d'œuvres d'art qui ne reflètent pas mes goûts personnels. J'ai souvent l'impression que la majorité des galeries vendent des œuvres d'art qui ne font que répondre à ce que les gens recherchent à Ottawa. J'ai pensé un moment prendre cette direction, mais j'ai décidé de faire exactement l'inverse c'est-à-dire d'exposer ce qui me semblait être véritablement de l'art sans mettre l'emphase sur le passé et la formation de l'artiste. Je travaille beaucoup par instinct, ce qui explique peut-être pourquoi mon commerce est encore ouvert après six ans d'existence.

Le marché de l'art à Ottawa est assez précis et adapté à une certaine clientèle. Pour ma part, j'ai décidé d'ouvrir ma galerie sur le monde. Et j'ai eu raison. La majorité de mes ventes se font à l'extérieur du Canada, partout dans le monde. À New-York, à Londres, en Australie et parfois même en Amérique du Sud.

3. Votre galerie expose des œuvres érotiques ou encore des œuvres qui montrent la souffrance humaine. Pensons aux photographies de Tony Fouhse (prix Karsh en 2010) sur les toxicomanes à Ottawa. Vous êtes sans doute le propriétaire de la seule galerie à présenter de telles œuvres dans cette ville?

Vous devez d'abord répondre à cette question : « L'art, c'est quoi? » C'est sûrement une chose que l'on a dans la tête. Est-ce que l'on censure ses pensées? Non. Alors pourquoi censurer un tableau? C'est une façon pour un artiste de s'exprimer. Ce que l'on voit sur ses toiles, c'est assurément ce qu'il a à l'esprit.

Lorsque Tony Fouhse a commencé, il y a cinq ans, à travailler sur la toxicomanie et les sans-abris, nous avons longuement réfléchi sur la valeur de ces photos. Quel était l'objectif que nous poursuivions avec ces photographies? Comment allaient-elles être perçues par le public? Nous n'avons pas été surpris de constater la réaction négative des gens.

Finalement, avec le temps, ces photos ont pris toute leur importance et on a enfin réalisé la pertinence du projet artistique de Tony Fouhse. La presse internationale ne s'y est pas trompée. Le *New York Times*, le *Newsweek Japan*, le *British Journal of Photography* en ont parlé. Aujourd'hui, ces photos sont importantes et elles se retrouvent dans de grandes collections.

4. L'art doit-il choquer pour faire prendre conscience des problèmes qui affligent notre société?

Non, pas nécessairement. Je ne fais jamais de publicité avec l'intention de choquer les gens. Je préfère que les visiteurs de ma galerie tirent leurs propres conclusions. Une œuvre d'art qui a pour objectif de strictement provoquer le dégoût est, selon moi, une œuvre manquée. Prenons les photos des toxicomanes prises par Tony Fouhse. Plusieurs politiciens ont souligné que ces photos ne donnaient pas une image positive de la ville. Certains m'ont même mentionné qu'on exploitait ces pauvres gens. J'ai respecté les opinions de ces personnes car il n'y a pas uniquement des réactions positives face à l'art, il peut y avoir aussi

des réactions négatives. Je crois qu'une œuvre d'art réussie suscite toujours une réaction chez celui ou celle qui la regarde.

5. Comment choisissez-vous les artistes que vous exposez?

Les artistes que j'expose ne sont pas nécessairement des artistes connus ou reconnus. J'expose les œuvres d'artistes qui sont des itinérants, des toxicomanes, des schizophrènes ou encore des prisonniers. Le statut social de l'artiste ou encore sa formation académique n'a aucun intérêt pour moi. Ce qui m'intéresse, c'est le résultat de son travail. D'ailleurs je dois avouer que souvent je choisis les œuvres d'art sans connaître les artistes. Ce sont les œuvres d'art, non les artistes eux-mêmes, qui dans un premier temps m'intéresse. Lorsqu'une œuvre d'art suscite chez moi une émotion, je contacte l'artiste. Il doit, à ce moment-là, y avoir une affinité entre nous deux. Si la personnalité de l'artiste ne me convient pas, je ne travaillerai pas avec cette personne. En aucun cas, je ne travaillerai avec un artiste dont la personnalité me déplaît. J'ai de très bonnes relations avec les 50 artistes que je représente ici, dans ma galerie.

6. Vous avez travaillé pendant plusieurs années à New-York. Quels souvenirs en conservez-vous?

J'ai vécu à New-York de 1990 à 2000. À New-York, j'ai appris à me faire confiance. Cela peut paraître simple mais c'est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit.

New-York n'est pas une ville où la vie est facile. Le coût de la vie est très élevé et, souvent, il faut avoir deux ou trois emplois pour survivre dans cette jungle immense. Il est facile dans ce contexte de s'en remettre aux autres. Mais après quelques années, j'avais les outils nécessaires pour prendre mes propres décisions et ne me fier qu'à moi-même. Pour moi, ce fut la chose la plus importante qui s'est passée dans ma vie quand je vivais à New-York. Un autre souvenir, très pénible celui-là, est la mort qui a frappé plusieurs de mes amis. À cette époque, on mourrait beaucoup du sida. La médecine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

7. Après avoir vécu à New-York, pourquoi avoir décidé de vous établir à Ottawa?

En 2000, j'ai appris que ma mère avait la maladie d'Alzheimer. Alors, j'ai immédiatement décidé de déménager à Ottawa pour être plus proche d'elle. J'ai toujours eu une relation très

particulière avec ma mère; elle a toujours été pour moi une très grande amie. Quand j'ai appris qu'elle était malade, j'ai eu besoin de me rapprocher d'elle et de l'aider.

En arrivant ici, ça n'a pas été facile pour moi de me trouver un emploi. Pendant cinq ans, j'ai donc vécu de petits boulots. Lorsque j'ai décidé d'ouvrir ma galerie, j'ai fait appel à des artistes locaux. Ce qui, dans un certain sens, m'a facilité la tâche. J'avais perdu mes contacts à New-York car ça faisait trop longtemps que j'avais quitté cette ville. J'ai donc décidé de commencer en représentant des artistes de la région.

8. Quels sont les éléments qui contribuent au succès d'une galerie?

En premier lieu, l'honnêteté. Quand les gens me posent des questions, j'exprime toujours le fond de ma pensée. Je suis aussi très passionné par mon métier. J'ai su communiquer cette passion à mes clients. D'ailleurs, plusieurs sont fidèles à ma galerie. Ils y viennent régulièrement. Comme je l'ai déjà mentionné, les artistes présentés dans cette galerie ont connu des itinéraires différents, et ces gens m'intéressent beaucoup. J'apprécie leur art, sans commune mesure avec ce qu'on retrouve principalement dans les galeries d'Ottawa.

D'ailleurs il ne fait pas de doute que ma galerie répond à une demande pour un art qui ne correspond pas nécessairement aux normes de la rectitude politique. Laissez-moi vous donner un exemple. Il y a quelques jours, j'ai organisé un vernissage. J'ai été surpris du nombre de personnes qui se sont présentées à la galerie. Cela démontre que les gens aiment les œuvres des artistes que je présente et qu'ils font confiance à mes choix.

Intuition, sincérité et honnêteté sont, selon moi, les éléments qui contribuent au succès d'une galerie.

9. Quand on parle de photographies, on pense à la Maison européenne de la Photographie à Paris, à l'International Center of Photography de New-York ou encore au Museum für Fotografie de Berlin. Malgré une expérience très riche en photographie, il semble que nous soyons incapables de percer en photographie au Canada.

La situation est en train d'évoluer au Canada. Certes, on pourrait dire que les choses sont difficiles pour la photographie mais, pour ma part, je préfère penser qu'un monde d'opportunités s'offre à nous. C'est ainsi qu'il y a quelques années, j'ai travaillé à la mise sur

piéd d'un premier festival de la photographie à Ottawa. Ce festival se tient à tous les deux ans au mois de septembre. D'ailleurs cette année avec l'aide financière de l'Ambassade des États-Unis, je vais présenter l'artiste Mimi Chakarova qui a réalisé un documentaire intitulé *The Price of Sex*. Son travail porte sur le trafic d'êtres humains, celui des femmes, pour la prostitution. Vous voyez c'est une chance pour les galeries d'Ottawa de pouvoir travailler avec les attachés culturels des différentes ambassades que nous retrouvons dans cette ville. Pour ce qui est de l'ancien Musée de la photographie à Ottawa, qui était situé tout à côté du Château Laurier, des problèmes d'infiltration d'eau et d'humidité ont provoqué sa fermeture. Le Musée de la photographie se trouve maintenant intégré au Musée des Beaux-Arts. Les problèmes entourant les institutions officielles ne m'intéressent pas plus qu'il ne le faut. Je travaille dans le milieu commercial qui relève du secteur privé et je dois, par le fait même, vendre des œuvres pour vivre. C'est ça ma principale préoccupation.

10. Devrait-il y avoir un droit à la culture tout comme il y a un droit à l'éducation ou un droit aux soins médicaux?

Je suis certain que l'accès à la culture dépend, dans une certaine mesure, de vos traditions familiales et du rôle joué par les écoles. Par contre, le droit à la culture est un truc compliqué. Oui, dans un monde idéal, les musées devraient être gratuits. Mais, soyons réalistes, dans le monde de tous les jours ce n'est pas comme cela que ça fonctionne.

Je pense aussi que la culture relève d'une prise de conscience personnelle. J'ai connu une artiste qui devait avoir autour de 80 ans. Elle est aujourd'hui décédée. Elle vivait seule dans un village en Roumanie sans électricité et sans Internet. Pourtant elle était capable de trouver dans son environnement toutes les idées et tous les matériaux nécessaires au développement de son art. Il y avait chez elle ce goût de produire quelque chose. Et c'est ce que je trouve fascinant dans le milieu artistique. L'art relève d'une démarche personnelle.

Évidemment, il peut y avoir un droit à la culture qui s'applique à tous et qui, j'en suis sûr, favoriserait autant les artistes que le public mais je crois profondément que la démarche artistique s'inscrit dans une approche qui est beaucoup plus personnelle.

Merci Guy Bérubé!

Propos recueillis par Marie Gélinas, le 21 janvier 2012, à Ottawa.
